

Mais qu'est-ce que l'Ordre Symbolique (Lacan)?

ROBERT SILHOL *

Je sais, Lacan n'est pas facile à lire. Même si certains de ses "séminaires" sont restés tout à fait lisibles, nous ne sommes pas toujours certains que nous comprenons ce qui y était dit. En tout cas en ce qui me concerne. Il est donc plus sage de maintenir qu'il s'agit d'un auteur difficile.

Mais il y avait des raisons à cela, et ce qu'il nous faut bien reconnaître c'est que tout a commencé avec Freud, en 1900, lorsqu'il nous a introduit à un monde pour lequel il n'y avait pas encore de mot, pas de *signifié* en tout cas. Je parle naturellement de ce qui est inconscient en nous et de cette rupture épistémologique que représente la découverte qui fonda la psychanalyse. Comment peut-on en effet – cela a été dit bien des fois – parler de ce qui est *inconscient* autrement qu'en disant qu'il y a là un contenu inconnaissable, inaccessible? Le problème est du reste le sujet de plusieurs leçons données par Lacan en 1971, qu'une formule explicite parfaitement: "D'un discours qui ne serait pas du semblant". C'est qu'en vérité il n'est pas facile de penser à l'aide de concepts si nouveaux – même s'ils sont vieux de cents ans! –, et nous ne devrions pas être surpris si le sens de quelques-uns de ces mots nouveaux plus d'une fois nous paraît trop vague¹.

Une des conséquences de la découverte que notre être conscient n'est pas à même de rendre compte de tous nos actes et de tous nos discours, c'est que la communication n'est pas aussi simple qu'on aurait pu le croire avant Freud. En tant qu'analyste, Lacan devait bien penser que ce qu'il disait à son public du

* Centre d'anthropologie littéraire, Université de Paris 7-Denis Diderot.

¹ J'ai parlé de l'article de Freud sur l'inconscient dans "Relire L'inconscient", *Gradiva*, Vol. VIII, N° 2, pp. 153-167, ISPA, Lisbonne et Univ. de Paris VII-Denis-Diderot, 2005.

mercredi ne pourrait être compris et accepté sans un nécessaire “travail”, *Bearbeitung* en fait. On peut en tout cas reconstruire la scène ainsi: tout comme l’analyste attend (quand même) que son patient collabore avec lui, Lacan, très “psychanalytiquement”, pouvait espérer la collaboration de son auditoire et fit par conséquent le choix, plus ou moins consciemment, cela importe peu, de s’exprimer comme un poète, laissant le soin à ceux et à celles qui l’écoutaient de construire leur propre sens. On sait bien d’ailleurs qu’il n’y a pas d’autre manière de procéder lorsqu’il s’agit de signification. Pour autant, il ne faut pas désespérer. Tout simplement, nous sommes dans l’asymptote. Lacan devait penser ainsi, et cette façon qu’il avait de multiplier les allées et venues à propos d’une idée ou d’un thème, cette façon qu’il avait de tourner autour des pensées difficiles et parfois à peine acceptables qu’il développait indique assez son espoir que la cohérence des discours qu’il tenait finirait bien par apparaître.

Un poète donc, c’est-à-dire un praticien de la métaphore – fût-elle mathématique –, mais un disciple de Freud aussi, ce qui signifie qu’il passa sa vie de chercheur à améliorer sans cesse ses modèles. Et ceci constitue naturellement une difficulté supplémentaire pour les lecteurs. En effet, la carrière active de Lacan comme théoricien de la psychanalyse s’étend sur plus de trente années et ceci explique la raison pour laquelle certaines des notions qu’il a utilisées ont vu leur signification changer, ou s’enrichir, au cours des ans². Le sens de certains termes, il est vrai, n’a jamais varié, termes tels qu’ “inconscient”, “castration” ou même “phallus”, tous directement reçus de Freud, mais d’autres, introduits par Lacan, comme “Autre”, avec la majuscule, ou “jouissance”, ont eu leur sens modifié, tandis que le célèbre “*signifiant*” est sous-tendu par une signification si mal définie, semble-t-il au premier abord, qu’on finit par décider qu’il est là à la place de “signe” ou de “symbole”, ce qui n’est pas, je pense, une interprétation correcte.

La formule est connue, la communication n’est qu’un accident du mal-entendu, et je suis bien conscient que la lecture est toujours une interprétation, la méprise restant inévitable. Nous aurons cependant plus de chance de comprendre un peu mieux ce que Lacan tentait de communiquer si chaque fois

² Sur ce sujet, et à propos de la visite à Rome de Lacan, on lira avec intérêt la brillante analyse d’Elisabeth Roudinesco. Parlant de la conférence (inédictée) que fit Lacan à l’hôpital Saint Anne en 1947 [?] “Le Symbolique, l’Imaginaire et le Réel”, elle écrit: “Dans l’histoire de la formation de la doctrine lacanienne, cet exposé marque le premier moment de l’introduction d’une fameuse topique dont les transformations se préciseront pendant trente ans. On y voit Lacan fabriquer ses concepts à la manière d’un orfèvre. Il restaure les palais, ravale les façades, commente d’une plume d’or la moindre torsade oubliée et n’arrête jamais une définition: il la pourchasse. Il ne fige pas le mot mais l’agrément de mille tournures, cherchant sans cesse le détail essentiel d’une fonction, d’une articulation. La coloration, l’ornement, l’amplification caractérisent ce style à la fois alambiqué dans ses apparences et charpenté dans ses fondations” (*Histoire de la psychanalyse en France*. 2 1925-1985. Paris, Seuil, 1986, p. 266).

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

nous replaçons les mots qu'il a prononcés tel ou tel jour dans leur propre contexte, c'est-à-dire si nous essayons de les situer au sein de la progression théorique que son œuvre dans son ensemble constitue.

Parmi les termes que l'on trouve souvent répétés dans le discours de Lacan, "Ordre symbolique" peut paraître si simple et au sens si évident qu'on peut penser qu'il ne mérite aucune mise au point particulière. Et pourtant, ce qui apparaît à première vue comme une formulation touchant seulement l'importance de tout ce qui est symbolique dans nos vies et dans nos paroles est loin d'être ainsi réductible à une généralité et je ne suis guère surpris que l'expression ait donné lieu à tant de malentendus, au moins dans cette partie du public qui n'était pas hautement spécialisé.

I

"*Symbolique*", le premier mot de l'expression ne semble pas être le terme qui présente le plus de difficulté: on peut dire que son *signifié* est simple et sans ambiguïté, même si la question et le concept de représentation constituent un élément essentiel du débat philosophique.

Avec "ordre" cependant, les choses ne sont plus aussi simples. Et pour commencer, il n'est pas inutile de remarquer que le premier sens – dans le temps – de l'expression "Ordre symbolique" pourrait paraître n'avoir que de lointains rapports avec la psychanalyse, puisque la formule a d'abord été utilisée par l'anthropologue Claude Lévi-Strauss³. Ce qui importe cependant, c'est que les observations de l'anthropologue ont montré, non seulement comment le signifiant "précédait" le signifié – idée dont s'emparera Lacan, et, déjà, c'est bien d'une histoire de détermination qu'il s'agit! –, mais aussi et surtout comment une loi première organise les échanges réciproques des femmes entre familles dans la société Bororo: "J'ai reçu une épouse, je dois une fille". Ordre, ici, signifie règle, manière dont les unions sont arrangées: j'ai reçu, je dois; j'ai une dette. Cette loi définit un passage obligé dans le groupe social observé, et c'est ce qui a dû attirer l'attention de Lacan au premier abord: quelque chose, là aussi, qui parle de détermination, bref, la découverte d'une loi particulière qui régit les actions des humains, une structure. J'interprète cet intérêt pour une loi de la part de Lacan comme une manifestation de son souhait de donner à la psychanalyse un statut scientifique. A ce moment de sa recherche, "ordre" exprime tout simplement un désir de certitude.

³ Lévi-Strauss connaissait très bien l'œuvre de Freud. Sur ce sujet, on consultera Robert Geogin, *De Lévi-Strauss à Lacan*, Cistre, 1983, et Elisabeth Roudinesco, *Jacques Lacan: Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, pp. 280-283.

II

Et bien sûr, dès que la notion d'échange se présente à l'esprit, l'image de ce qui se passe entre la mère et le petit enfant apparaît sans trop de difficultés. Et ceci plus particulièrement dans les années Cinquante alors que Mélanie Klein et la théorie dite de la relation d'objet occupent le devant de la scène. La mère est celle qui nourrit, celle qui donne, en tout cas dans les premières années, et son absence possible n'est pas sans conséquence et doit être sérieusement prise en compte.

[...] dans l'opposition plus et moins, présence et absence, il y a déjà virtuellement l'origine, la naissance, la possibilité, la condition fondamentale, d'un ordre symbolique (*Le Séminaire IV, La relation d'objet*, 68)⁴.

“Ordre”, cette fois, peut recevoir un signifié spécifique – et en passant nous noterons l'insistance de l'orateur –; à la première signification déjà notée – détermination –, nous pouvons maintenant en ajouter une seconde: représentation. En un mot, et on peut ici se souvenir du petit fils de Freud qui joue avec sa bobine, le fait qu'il est possible de représenter la mère en son absence nous introduit au champ du langage, un champ où les choses sont remplacées par des signes. Tout simplement, alors, à cette date, 1956, “ordre symbolique” renvoie à un domaine où le symbole est utilisé. Déjà, et j'y reviendrai, c'est souligner le fait que l'on peut s'exprimer symboliquement. Toutefois, ce qui a été dit plus tôt à propos de la détermination n'est pas pour autant oublié:

C'est uniquement à partir de l'entrée du sujet dans un ordre qui préexiste à tout ce qui lui arrive, événements, satisfactions, déceptions, que tout ce par quoi il aborde son expérience – à savoir ce qu'on appelle son vécu, cette chose confuse qui est là avant – s'ordonne, s'articule, prend son sens, et peut être analysé (*Séminaire IV*, 102).

La synthèse est facile à faire. Nous sommes maintenant en présence d'un ordre symbolique établi, et ceci correspond à la “Loi”, comme lorsqu'il s'agissait d'anthropologie, mais *dans le même temps* c'est un fait de langage qui est là décrit, car la linguistique traite de représentation. Les êtres humains parlent, c'est-à-dire utilisent des signes – avec signifié et signifiant, sinon ce ne serait

⁴ De ce point de vue, la page 68 du *Séminaire IV*, qui traite de la relation entre Symbolique et Réel, présente un grand intérêt. Dans cette page, le passage consacré à la relation entre la mère et l'enfant, que je cite ici, à cause de l'insistance sur “présence et absence” et sur “l'opposition moins/plus”, peut-il être interprété comme le signe d'un regret, sans doute inconscient, de n'avoir pas suffisamment reconnu à la mère ce qui lui est dû? C'est une question. (Les Séminaires de Jacques Lacan sont publiés aux éditions du Seuil à Paris, 1973).

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

pas du langage –, en un mot symbolisent. En tant que *sujets* humains séparés du monde-là-bas – Lacan dit soumis au “réel” et entre autres choses à la mère comme pouvoir de donner ou de refuser –, en tant qu’être séparés du monde des *objets*, donc, nous pouvons néanmoins représenter ces objets et ce monde. En vérité, face à un réel inatteignable, c’est bien tout ce que nous pouvons faire! Cette première structure est connue: d’un côté le signe, de l’autre le référent, et entre les deux un espace infranchissable, béance, vide qui ne peut guère être supporté, accepté, que symboliquement (Winnicott). Après Levi-Strauss, Saussure et la linguistique. Et peu importe que celle de Lacan ne soit, de son propre aveu, que de “la linguisterie”! Nous avons là une structure qu’il n’abandonnera jamais, un des éléments fondamentaux de son système. Mais il y a plus, et bien évidemment la linguistique ne s’arrête pas au modèle simple décrit ci-dessus. On va voir en effet que Saussure et son “signe”, avec signifié et signifiant – puis flèches allant de l’un à l’autre, s’il vous plaît! –, ne peut que rappeler au psychanalyste une structure familière, modèle qui s’applique également au rêve, au langage et à la littérature...pour ne pas parler du concept d’inconscient! A ce propos et entre parenthèses, on ne peut en passant que reprocher à la linguisterie de Lacan de ne pas avoir dit avec assez de force que la formule Snt/sié n’avait d’autre rapport qu’homothétique avec celle mise en place par Freud, Cs/Ics. En rien, et cela vaut pour Manifeste/Latent, l’une ne peut être prise pour l’autre. Pour l’heure, cependant, ce n’est pas de cela que je souhaite débattre et ce qui importe ici c’est cette constatation, donc, qu’il est très facile de passer de la structure du langage, qui est, on vient de le voir, la structure de la représentation, à celle de la métaphore. On le sait, métaphore et métonymie ont d’étonnantes ressemblances avec ces deux modes de représentation que sont dans le rêve condensation et déplacement tels que Freud les a décrits (Jakobson). Et c’est là que les analyses du linguiste deviennent particulièrement utiles pour le psychanalyste: parce que *plusieurs signifiés* peuvent correspondre à un *unique signifiant*, nous pouvons jouer avec le langage, pouvons utiliser un signifiant donné pour représenter, véhiculer disons, un sens, un signifié qui, grâce à l’ambiguïté, au double-entendre, demeurera caché alors qu’il sera secrètement exprimé. C’est, dit Lacan de façon très appropriée, le glissement du signifié sous le signifiant. Ainsi, peut-être à cause de la forme de ces deux meubles ou pour une autre raison, je peux dire “table” tout haut et être habité par le désir inconscient de penser “lit” (amour?), ou encore, et ce sera pour une autre raison, également inconnue de moi, “table d’opération” (castration, destruction). La même structure s’applique à nos lapsus ou à nos actes manqués – toujours réussis, c’est connu –, et à nos rêves naturellement. Il est permis de se moquer du jargon lacanien dans des phrases comme: “Le secret du sujet se trouve dans la chaîne signifiante”, mais nous devons prendre conscience qu’il n’y a là rien d’erroné au plan de la logique.

Sur l'étroite relation qu'il existe entre la découverte de Freud et le langage, beaucoup plus pourrait être dit encore – et là-dessus déjà on a beaucoup écrit –; qu'il me suffise de répéter que la nature symbolique du langage, le fait que les humains *nomment* les *choses*, leur donnent un nom et se le transmettent (le signe d'un côté, comme je l'ai souligné ci-dessus, et le référent de l'autre), et le fait aussi que, sans le savoir, ils peuvent nommer ce qui est "refoulé", ce qui échappe à leur être conscient, fait d'eux un groupe particulier d'êtres. "Ca parle", et, tout comme dans nos rêves, ce qui n'était pas intelligible avant Freud peut désormais, quelle que soit la difficulté de la tâche, recevoir un sens par l'interprétation. Grâce à l'écoute patiente de ce qui se *manifeste*, les "*pensées latentes*" enfin deviennent peu à peu accessibles. C'est vrai du rêve, mais c'est vrai du discours aussi, et c'est pourquoi j'insiste un peu sur ce qui devrait être une évidence, mais qui n'est pas toujours admis. Oui, nous avons ce pouvoir de représentation, mais cette faculté de placer un signifiant face à un signifié afin d'en faire du langage, afin de constituer un signe, entraîne, comme conséquence de la nature glissante de ce signifié – qui est la marque individuelle de chaque sujet – notre soumission à un ordre que nous pouvons donc appeler symbolique. C'est un ordre où ce qui est dit ne peut être réduit à un sens manifeste, à la valeur de surface du signe disons, écran, souvent, derrière lequel ce qui est porté par le signifiant se révèle riche d'un (autre) sens qu'à première vue nous ne sommes pas prêts à admettre. Aussi se peut-il qu'une signification dont nous n'étions pas tout d'abord conscients, une signification "refoulée", parvienne à notre être conscient par l'interprétation, comme lorsque un lapsus est enfin compris par exemple. Et bien sûr il peut aussi arriver, et c'est même le cas le plus fréquent, que cette signification demeure secrète et nous échappe. Mais ce qui importe en définitive, c'est qu'à présent nous possédons un "instrument" grâce auquel peuvent s'analyser les conditions de production de nos rêves, de nos lapsus et de nos paroles. Aussi pouvons-nous enfin comprendre et accepter sans difficulté la formule sans doute la plus célèbre de Lacan pour qui "l'inconscient est structuré comme un langage".

III

Ce qui nous conduit à la notion de séparation. Car en vérité, le *sujet* inconscient dont parle la psychanalyse n'est rien d'autre que l'être que je suis: le petit enfant séparé de sa mère à la naissance, le bébé, l'être humain, pour qui le monde-là-bas ne sera jamais rien d'autre qu'une représentation – quelque chose qui doit toujours être interprété, reconstruit –, mais aussi, ensuite, le garçon qui jamais (anatomiquement) ne sera une fille, ou la fille qui jamais ne sera un garçon, l'image dans le miroir, enfin, qui m'assure que ce visage, ce corps en

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

un morceau, est bien moi, sauf que ce n'est *moi* que comme image, image qui jamais n'équivaudra au sujet que *je* suis, que *je* est, simple réflexion, en définitive, de moi comme être incomplet. On l'a compris, si l'image me dit bien *que* je suis – et cela c'est Descartes –, sans interprétation de type psychanalytique, elle ne peut me dire *qui* je suis, et cela c'est Freud et Lacan.

J'ai dit "séparation", j'aurais pu dire "incomplétude". C'est parce que mon incomplétude est inacceptable qu'elle est représentée – pour ainsi dire – d'une façon à la fois qui repose sur le déni de son existence et qui dans le même temps se sert des moments de ma vie où on me voit manquer de *quelque chose* pour étayer une telle représentation. Je ne crois pas que le concept d'inconscient puisse être véritablement compris si nous ne gardons pas à l'esprit que tout dans nos vies commence par le manque. Un manque, je le répète, pour lequel une représentation – paradoxalement anxiogène – doit être trouvée afin de quand même nous rassurer: tout plutôt que l'absence de ce monde-là-bas dont comme sujet je suis à jamais coupé, tout plutôt que ce vide, cette béance qui me sépare du "réel"; mieux vaut tenter l'impossible, courir après l'Idéal – appelez ça fusion si vous voulez – que le rien.

Ce difficile concept de *manque* est bien entendu au cœur de la découverte freudienne, même si tout d'abord Freud ne l'a pas articulé ainsi. Plus clinicien que philosophe déclaré – il ne s'est jamais exprimé avec les mots du métaphysicien –, il lui a suffi de découvrir la barre entre conscient et inconscient pour que rien, à partir de là, ne soit plus comme avant! Et bien sûr il y avait bien des raisons pratiques, pragmatiques, cliniques, d'introduire un tel modèle, ne serait-ce que parce que l'objet qui manque le plus au petit enfant dès les premiers mois de sa vie c'est sa mère, le corps de cette mère dont à la naissance il a été séparé, coupé.

La structure est toujours la même, naturellement: un bébé et un objet perdu; mais parce qu'il nous est congénital de ne pas accepter cette perte – il y aura là un deuil très difficile à faire –, nous ne pouvons pas tout simplement dire déjà: "un sujet et la représentation de ce qui a été perdu". Dès lors, cette perte va être exprimée, représentée de bien plus d'une façon, et c'est précisément l'endroit où la différence des sexes apparaît et complique les choses pour nous.

Dans "La Dialectique de la frustration", qui constitue la quatrième leçon du *Séminaire IV*, pendant dix pages environ, d'une argumentation subtile et que je trouve convaincante, Lacan décrit l'entrée du petit enfant dans l'ordre symbolique (la mère est devenue "réelle" parce qu'elle peut refuser de donner, et c'est l'objet, l'objet du don, qui devient alors symbolique et nous introduit à "la connotation présence-absence"). Les conditions nécessaires à la formation d'un ordre symbolique sont désormais réunies, et il est vrai que le débat pourrait s'arrêter là. Sauf qu'à ce point un autre manque "apparaît" qui va occuper le centre de la scène. Que le saut que l'on peut percevoir à la lecture de ces pages du *Séminaire* soit ou non justifié, il est en tout cas tout à fait assumé par l'orateur:

ROBERT SILHOL

Posons maintenant la question à partir d'un tout autre point de départ (*Le Séminaire IV*, 70).

Suivant le Freud de 1935, Lacan choisit de diriger son attention vers l'objet imaginaire qu'il définit comme essentiellement manquant: *le phallus*. Non qu'il ait refusé de prendre en considération cette autre manque clairement déductible de la demande du bébé de n'être pas séparé de sa mère, mais, comme on peut en juger, il semble bien qu'il l'ait finalement considéré comme secondaire. S'est-il senti poussé par la nécessité de se consacrer à ce qui lui paraissait alors le plus urgent? On ne peut dire. Quoiqu'il en soit, nous sommes passés de:

il manque quelqu'un ou quelque chose au sujet
à:
un objet manque.

Il était facile de passer d'une formule à l'autre, c'est vrai, et c'est toujours du manque qu'il s'agit, mais privilège est donné maintenant à la différence sexuelle et au mot de castration (au mot plutôt qu'au concept peut-être). Dans le travail de Lacan autour de la théorie de la relation d'objet, ce thème est vite introduit:

La castration est essentiellement liée à un ordre symbolique [...].

La liaison de la castration avec l'ordre symbolique est mise en évidence par toutes nos réflexions antérieures, aussi bien que par cette simple remarque – chez Freud, dès l'abord, la castration a été liée à la position centrale donnée au complexe d'Œdipe comme à l'élément d'articulation essentiel de toute l'évolution de la sexualité (61).

A partir de là, Lacan va parler de ce qu'il appelle "frustration", plaçant la mère, et la femme, au centre du tableau, dans une démonstration qui est beaucoup plus proche de sa réflexion sur le langage qu'on pourrait le penser à première vue. On sait qu'une des avancées théoriques de Freud qui firent suite à la découverte du complexe d'Œdipe mit en évidence la différence des sexes. En 1935, par exemple, Freud a décrit la relation des enfants, fille et fils, au père, soulignant combien leur demande étaient différentes: où la petite fille souhaite recevoir du père un enfant, le petit garçon sollicite la permission de se servir de son organe sexuel (permission qu'il n'est pas toujours facile d'obtenir au reste!). Nous sommes donc passés d'un "ordre" qui définit la loi selon laquelle les enfants, jeunes filles et jeunes hommes, seront échangés, à cet "ordre" qu'est le langage, qui permet de décrire les humains comme capables de représentation, avec ce que cela implique de soumission aux règles de la dite représentation, et nous sommes enfin arrivés au point où cette représentation acquiert un contenu

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

particulier, un point où ce qui est représenté est un objet imaginaire, à savoir ce qu'on va appeler phallus, qui est ce qui fait défaut, ce qui manque. Considérant ce qui manque, Lacan dit:

Freud pour sa part nous dit que la femme a, au nombre de ses manques d'objets essentiels, le phallus, et que cela a le rapport le plus étroit avec sa relation à l'enfant (70).

Tout simplement, l'objet – et je veux dire l'objet de la relation d'Objet –, qu'il s'agisse du sein ou du corps de la mère, a subi un changement et est devenu ce que la mère désire. Où cette dernière était d'abord vue comme celle qui peut donner ou refuser, elle est à présent celle qui demande, demande à l'enfant de remplacer ce qui lui fait défaut. Mais ce qu'il importe de comprendre, c'est que ce qui lui manque est seulement *imaginaire*, et Lacan insiste beaucoup là-dessus. C'est cela, cette insistance pédagogique, qui rend cet élément essentiel de la théorie acceptable.

Naturellement, les mâles aussi souffrent d'un manque; seulement, eux ont la possibilité d'utiliser un signifiant pour nier qu'ils sont incomplets; ce que bien sûr ils sont, comme tout le monde. C'est de cette possibilité de déni, de cette prétention – dans tous les sens du terme – dont les femmes sont démunies. Car le manque dont souffrent les mâles n'est pas en définitive si différent de celui des femmes (les pères aussi demandent à leurs enfants de les “compléter”). En plus, parce que leur organe se trouve en permanence sous la menace de la castration, mais par fait de nature aussi, il n'est pas difficile de constater que les hommes souffrent de l'impossibilité de posséder un pénis idéal. Simplement, lorsqu'il s'agit de symboliser, de représenter, il y a une différence. Lacan souligne tout à fait ce qu'il y a de similitude – bien que là il eût pu dire “pénis” et non phallus –, et va nous faire comprendre que la différence n'est pas où on le croit:

Ne l'oublions pas, en effet, le phallus du petit garçon n'est pas beaucoup plus vaillant que celui de la petite fille (193).

C'est parce que l'objet dont nous parlons équivaut à la possibilité de signifier, “qu'il faut partir de l'existence d'un phallus imaginaire” (190).

C'est bien de langage qu'il s'agit, c'est-à-dire, et je préfère le terme, de représentation, et on a compris que le mot clé est *imaginaire*. Bref nous représentons ce que nous n'avons pas et qui nous manque. Il n'est pas faux de dire que Lacan utilise sûrement trop souvent le mot “phallus”, lui donne trop souvent le premier rôle où “pénis” aurait suffi. Mais comme clinicien, tout comme Freud lui-même, il a dû si souvent rencontrer le rôle dominant de la castration en nous qu'on peut comprendre son insistance. Car il insiste aussi sur ce que le phallus a d'imaginaire, et c'est bien cela qui importe. Oui, ce qu'il importe de nous faire

saisir c'est que ce qu'il appelle "phallus", cet objet imaginaire du désir, n'est rien d'autre qu'un *signifiant*, non pas un objet réel, mais un élément dont on pourra faire un signe:

Car enfin, ce manque dont nous parlons chez la femme, nous sommes déjà avertis qu'il ne s'agit pas d'un manque réel. Le phallus, chacun sait qu'elles peuvent en avoir, elles les ont, les phallus, et en plus elles les produisent, elles font des garçons, des phallophores (191).

Certes, dans ce court hommage aux femmes, la formulation, tout de même un peu apologétique, peut paraître plus gauche que véritablement poétique: "elles peuvent *en* avoir", "elles *les* ont"; pour moi toutefois, l'essentiel n'est pas là mais dans ce rappel qu'il ne s'agit pas d'un manque réel, insistance déjà notée qui souligne qu'on nous parle ici d'un objet qui est imaginaire. Qu'on me permette de le répéter: le problème n'est pas tant la différence anatomique des sexes, réelle naturellement, que le fait que les mâles possèdent un objet dont ils peuvent faire un signe avec quoi nier, dénier, qu'ils sont incomplets. Il n'y a plus d'objet réel, mais seulement un signifiant, soit ce qu'on adjoint à un signifié – résultat de la perception individuelle de chacun – pour faire un signe.

Tout de suite, une objection se présente, et on va ajouter: "Et les seins, et le ventre arrondi de la femme enceinte, et la fente même, est-ce que ce ne sont pas là des signifiants?" Bien sûr ce sont des signifiants à leur tour, mais en tant que tels ils n'apparaissent que plus tard dans l'existence, après la découverte de la différence des sexes.

Si, à son dire, le femme a beaucoup plus de mal que le garçon à faire entrer la réalité de ce qui se passe du côté de l'utérus ou du vagin dans une dialectique du désir qui la satisfasse, c'est en effet parce qu'il lui faut passer par quelque chose vis-à-vis de quoi elle a un rapport tout différent que l'homme, c'est à savoir, par ce dont elle manque, c'est-à-dire le phallus (190).

Finalement, on ne manquera pas de prendre en considération l'importance pour les humains de la génitalité. Que ce soit ce lieu qui a été choisi, sélectionné, comme riche en symboles possibles n'a rien de vraiment surprenant.

Il est à présent facile de voir à quel point la Relation d'Objet a subi un renversement, a été subvertie même: ce qu'il était dans le pouvoir de la mère de donner ou de refuser est maintenant ce qu'elle demande. Mais nous comprenons également comment s'est faite la liaison entre langage et différence des sexes: un élément essentiel de l'échange entre mère et enfant a été ajouté à la théorie psychanalytique. Ceci ne signifie pas que devons laisser de côté ce qui se passe entre le petit enfant et la mère dans le domaine de la nourriture et des premiers soins, dans le domaine du don ou de la présence et de l'absence, mais le phallus

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

comme objet imaginaire modifie désormais grandement notre perspective: c'est une nouvelle et essentielle addition qui vient compléter la scène où se constitue un *sujet*.

En un mot, ce qui est symbolique dans ce nouvel "ordre" – organisation et injonction –, c'est la requête particulière que fait la mère à l'enfant.

Ce qui m'amène à considérer d'un œil critique une interprétation rencontrée pour laquelle la place faite à la mère dans la théorie lacanienne serait une place inférieure, secondaire. Désormais, celui à qui on demandait et qui avait le pouvoir de donner – mais c'était déjà dans Freud –, c'était le père et non plus la mère. Il était certes facile de conclure à la lecture de cet aspect de la théorie qui définit la femme comme souffrant essentiellement d'un manque que cela introduisait une hiérarchie dans le couple parental. Face à cette lecture que je pense cependant erronée – même si chacune ou chacun construit son sens comme elle ou il l'entend –, deux arguments se présentent. D'abord, il s'agit d'un texte, discours, qui a *plus d'un demi-siècle* et il a pu paraître nécessaire à l'orateur à l'époque de compléter la théorie de la Relation d'objet, suivant en cela ce que Freud a écrit à propos du "Petit Hans" (voir le commentaire qu'en fait Lacan dans le *Séminaire IV* justement); ensuite, et ceci découle de mon premier argument, on ne peut dénier la différence des sexes: il fallait bien qu'elle soit prise en considération⁵.

IV

Reste que Lacan ne s'est peut-être pas contenté de compléter la théorie de Mélanie Klein et qu'il paraît bien avoir voulu la subvertir; j'ai employé ce terme. Et c'est vrai que dans son insistance touchant à l'importance du phallus – insistance qu'on jugera peut-être encore nécessaire si on regarde autour de soi – Lacan semble avoir négligé de marquer le manque propre aux pères aussi, je l'ai déjà souligné. Ne serait-ce que parce que "*Pater semper incertus*" – jusqu'à très récemment en tout cas –, le père se trouve en effet désavantagé puisqu'il ne peut jamais être certain qu'il est le vrai géniteur. Sur ce sujet, on pourrait dire bien des choses, et par exemple qu'existe peut-être une jalousie primitive et masquée des mâles qui ne sont pas ceux qui donnent visiblement la vie à l'enfant. Condition nécessaire à la conception, sans nul doute possible, le rôle du père n'est pas suffisant. Le *phallus* comme image idéale – une image est toujours "idéale", je sais, pas véritablement réelle, excepté comme représentation, mais je dois insister ici sur le caractère d'idéalité –, le phallus, donc, peut

⁵ Que la dimension fantasmatique apparaisse ici, dans ma lecture ou dans le texte original – on "complète", on "ajoute" –, n'enlève rien à l'exactitude de l'observation.

avoir sa justification pour la simple raison qu'il ne peut y avoir de conception sans érection (de la même façon qu'il y faut un utérus), mais je ne pense pas qu'il puisse être utilisé pour soutenir l'existence d'une hiérarchie entre les sexes. Un fois de plus, c'est sans doute la raison pour laquelle Lacan a soigneusement précisé que ce phallus n'était qu'imaginaire dans le désir inconscient de la mère.

Il est vrai toutefois que l'expression de Lacan parlant d'*ordre* demeure vague et trop générale et pouvait conduire à une mauvaise interprétation. Ce qui est certain, par contre, c'est que le porteur d'un pénis – et non d'un phallus, est-il besoin de le préciser? – est aussi celui dans le couple parental qui, par son "Non" après la naissance de l'enfant, est l'auteur de la séparation de la mère et du nourrisson lorsque prend fin la fusion de ce dernier avec l'omnipotence maternelle. "Nous sommes trois", dit la voix, ajoutant, en direction de la mère, qu'elle ne pourra pas "réintégrer" "son produit". C'est après ce sevrage premier que naît le sujet; cette coupure originelle est en fait la condition de son existence. Au cœur de l'entrée du petit enfant dans un ordre qui définit symboliquement son statut de sujet et la place qu'il va occuper, le père est désormais le grand "interdicteur", mais il est aussi celui qui, pour le petit garçon, entrera en scène une seconde fois lorsqu'il interdira l'union sexuelle avec la mère.

Ainsi apparaît une deuxième possibilité d'interpréter d'une façon qui me paraît erronée le mot "ordre" dans la formule qui nous intéresse. Car il est vrai que Lacan ne distingue pas toujours suffisamment les deux rôles de celui qui prononce l'interdiction. Il glisse souvent de la première fonction – qui est de séparation – à la seconde – qui est de prohibition et où figure la menace de castration – et il s'ensuit que lorsqu'on pense à la situation triangulaire on peut ne pas saisir l'adéquation de son expression "Nom du père" et lui reprocher de n'avoir pas assez dit que pour la petite fille la mère aussi était prohibitrice. On le voit, ce recours au père sévère – personnage tellement important pourtant, c'est vrai – peut par conséquent ne pas apparaître comme la façon la plus complète de décrire le triangle familial et conduire à quelque confusion. Aussi est-il plus sûr, en définitive, de s'en tenir au sens que Lacan donne à son expression lorsqu'il la définit au terme de sa démonstration comme une équivalence de la barre freudienne. Car il ne manque pas d'établir l'équation "Nom-du-Père" = castration. Le jeu sur *Nom* et *non*, possible seulement en français toutefois, prend alors toute sa force, et ceci nous ramène à ce que la découverte freudienne a de radical, à cet infranchissable espace entre sujet et monde, à la barre entre Cs et Ics, soit à l'incomplétude des humains, qu'ils soient hommes ou qu'ils soient femmes.

L'expression "ordre symbolique" était-elle trop vague ou trop générale pour mériter notre intérêt? Dépourvue de sens parce qu'en véhiculant un trop grand nombre? Ou bien est-elle au contraire la parfaite représentation de ce que Freud a découvert et si clairement décrit dans sa formule Cs/Ics?

MAIS QU'EST-CE QUE L'ORDRE SYMBOLIQUE (LACAN)?

Peut-être pouvons-nous trouver un début de réponse dans une autre interprétation encore de la formule de Lacan. En tant qu'objet, comme tel constitué selon une loi qui me vient d'ailleurs et qu'on dira forcément symbolique puisqu'elle définit le rôle que j'ai à tenir comme symbole de "quelque chose", je suis sous la dépendance d'un Autre et d'un ordre lui-même déterminé par "une succession régulière de générations" (398).

Si l'expérience analytique nous a montré quelque chose, c'est bien que tout rapport interhumain est fondé sur une investiture qui vient en effet de l'Autre. Cet Autre est d'ores et déjà en nous sous la forme de l'inconscient, mais rien dans notre propre développement ne peut se réaliser, si ce n'est à travers une constellation qui implique l'Autre absolu comme siège de la parole (372).

Ces mots furent prononcés il y a un demi-siècle, souvenons-nous en, et on peut encore les dire imprécis, mais vingt ans plus tard, comme le rapporte *Le Séminaire XXIII*, on "voit" Lacan, lors des séances où il parla de Joyce, donner un sens plus clair quant à ce qu'il entendait par Autre. C'était une manière de répéter la phrase sur la succession des générations. Ce qui a pu apparaître comme une question adressée à Claude Levi-Strauss et touchant ces générations lors des années du commencement vient à présent, en 1976, sur le devant de la scène avec force; je tiens cette préoccupation – sous-entendue mais décelable bien des fois dans l'œuvre – comme déjà une réponse donnée par Lacan à la fin de son enseignement.

En 1975, avec ses nœuds, il a pu s'amuser tout seul, mais cet artifice pédagogique qu'on a pu croire peu efficace, était loin pourtant de n'avoir pas de signification⁶. De Freud à Levi-Strauss, puis à Saussure, puis à Lacan, puis à Freud à nouveau, nous avons fait le tour et c'est bien d'un retour à Freud qu'il s'est agi. C'était déjà dans Freud sans doute, en attente en tout cas, mais la question, grâce à Lacan, est à présent solidement posée de savoir quel objet a pu être l'enfant dans le désir inconscient du parent.

⁶ Voir mon article sur les nœuds de Lacan: "Comment ne pas se faire des nœuds avec les nœuds de Lacan", *Gradiva*, Vol. IX, N° 2, 105-119, et Vol. X, N° 1, 39-47, ISPA, Lisbonne et Univ. De Paris VII-Denis-Diderot, 2006.